L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : Rue 72 rue des Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 8 SEPTEMBRE 1889.

La dégénérescence.

I

—Moi, vous envie, j'ai des idées arrêtées!

Quand il promenait cette phrase, — et il la promenait souvent, — on voyait s'étirer la bouche, s'illuminer les yeux, s'accentuer le geste de M. Arsène Dubrochard, de la maison Dubrochard et Cie, rosemarin, doublures en tous genres, lainages, cachemires, flanelles tricotriches, rue Saint-Denis, 45. Et rien n'était plus comique que le contraste entre cette affirmation majestueuse et l'apparence lâchement bénigne de l'honorable négociant.

Parmi les idées arrêtées de M. Dubrochard, une surtout lui tenait au cœur.

Un jour qu'il se promenait sur les quais, feuilletant, au hasard de la flânerie, les livres empilés à l'étalage des bouquinistes, un volume avait attiré ses regards. C'était une petite brochure encadrée d'une pensière d'ombil, une humble plaquette aux pages non coupées dont la couverture orange étaient en gauches lettres ce titre :

ETUDE

Sur la dégénérescence des races

PAR LE DOCTEUR PIQUEBRAS

de la faculté de Montélimar.

Le fait de débiter à ses contemporains des flanelles de santé n'étant pas incompatible, au contraire, avec un certain penchant pour les sciences qui traitent de la physiologie humaine, M. Dubrochard se sentit doucement remué par ces trois mots pleins de mystère : dégénérescence des races. Il sortit cinq sous de sa poche, souffla le bouquin au marchand de tabac voisin qui rêvait d'y tailler d'innombrables cornets et courut s'enfermer chez lui.

Jamais la prose du docteur Piquebras ne s'était vue à pareille fête. Dubrochard ne la lut pas, il l'avala, et quand, d'un geste noble, il reposa sur sa table de nuit le volume orange, une idée de plus, une idée arrêtée avait germé dans son cerveau.

Ce fut du reste en ces termes que, le soir, à dîner, entre le navarin aux pommes et les petits pois, il l'exposa à sa famille pétrifiée :

—Oui, je me fais gloire de partager les doctrines du docteur Piquebras! Oui, nous sommes une race de dégénérés, de pygmées de nabots! Un sang pâle coule dans nos veines. Nos muscles sont détendus comme les cordes d'un violon sur lequel, pendant dix ans, on aurait joué du Wagner! Oh! qui nous rendra l'antique vigueur des aïeux? Je le jure, Piquebras, illustre Piquebras, je me consacrerai tout entier désormais à propager tes doctrines. J'étudierai, en m'inspirant de tes leçons, les causes de notre affaiblissement physique, et qui sait? peut-être apporterai-je mon humble pierre à l'édifice de la reconstitution humaine!

Dès lors, une vie nouvelle commença pour Dubrochard. Les commères du quartier se le montraient, quittant au point du jour la boutique où avaient vécu ses pères. Il filait, l'air absorbé, les poches gonflées de paperasses. On ne voyait que lui au musée d'artillerie des Invalides, chez les brics-à-brac où, sous les vieilles clefs et les cals de bouteilles se cachent, comme honteux de la rouille qui les ronge, les cuirassards fabuleux, les rondasches massives, les heaumes énormes, antiques débris des époques géantes.

Notre chercheur s'était armé, pour ses expéditions, d'une canne métrique de géomètre et, durant de longues heures, il mesurait, tâtait, soupesait des lances et des cuirasses, se coiffait d'invraisemblables timiers où disparaissait, comme un cœf sous une cloche à melon, sa petite face débonnaire. Et, le soir, quand, exténué, rompu, brisé, il rentrait au logis avec une atroce migraine, cette exclamation, toujours la même, s'échappait de ses lèvres crispées :

—O Piquebras, mon maître, soutiens-moi dans l'œuvre que j'ai entreprise! J'étudie le mal aujourd'hui, demain peut-être trouverai-je le remède!

Et, pour se donner du courage, il lançait l'affirmation chère à son cœur :

—Moi, d'abord, j'ai des idées arrêtées!

II

Avons-nous dit que M. Dubrochard avait une fille?

Une fille! N'était-ce pas plutôt un ange que cette exquise créature aux yeux trop grands et trop purs pour éclairer un visage humain? Toute petite, mignonne, fluide comme un rêve, avec ses mains d'enfant et sa taille de libellule, Florence semblait un sax animé. Une mousse de cheveux d'or jonchait son front et une abeille eût pris pour le pétale de quelque rose inconnue la conque sacrée de son oreille.

Dubrochard adorait sa fille. Rien ne lui semblait parfait comme elle, et pourtant, un soir, il se prit à la considérer d'un air inquiet pardonnez ses lunettes. A ce moment, Catherine, la grosse chisinière, desservait la table. L'apôtre de la régénération laissa errer quelque instants son regard de la servante à sa fille; puis, tout à coup, il se leva, rajusta sur son crâne son bonnet grec à gland d'or et, très solennel, prononça ces mots :

—Tu dois savoir, Florence, que des travaux de la plus haute gravité m'absorbent depuis un mois. Le moment est enfin venu de recueillir le fruit de mes veilles. Il me faut un sujet pour des expériences auxquelles je veux me livrer. Je n'ai fait l'honneur de te choisir. Tu verse le champ où je jetterai les semailles de la moisson future. Je veux te régénérer et, peut-être un jour, ô cher instrument de ma gloire, bénirai-tu la mémoire illustre de ton père! Dès demain tu m'appartiens scientifiquement. Tu suivras le régime alimentaire dont je te donnerai moi-même la formule. Tous tes mouvements, le jeu de tes moindres muscles sera réglé par moi et quand le jour béni sera venu où j'aurai fait de toi le type de beauté et force que je rêve, je te choisirai le mari robuste, le géant auquel je demanderai des petits-fils comme, hélas! on n'en fait plus. Je poursuivrai jusqu'au bout ma tâche, je te le jure, car je crois te l'avoir dit déjà, j'ai des idées arrêtées. Va ma fille.

Pourquoi, lorsque, une fois la porte de sa chambre refermée, elle se retrouva seule, la jolie Florence se mit-elle à éclater en sanglots? Hélas! la malheureuse enfant pleurait sur un rêve envolé.

Depuis trois ans, la maison Dubrochard et Cie possédait la perle des employés. Alphonse avec les clientes, honnête comme une serrure de Mazas, M. Justin était devenu le Benjamin du patron. Sans être à même d'apprécier ces hautes qualités commerciales, Florence avait remarqué que le commis de son père portait élégamment la redingote, qu'il avait sur la lèvre supérieure une coquine de moustache brune fort coquettement retroussée et, un jour de printemps où le soleil, malgré les averses, jouait sur les flanelles de l'étalage, elle s'était senti au cœur un tic-tac discret. C'était M. Cupidon qui du bout de son doigt rose, demandait à entrer et, ma foi! elle lui avait ouvert!

Voilà comment, un soir d'avril, entre une pièce de doublure et un coupon de cachemire, Florence et M. Justin s'étaient juré une affection éternelle, remettant à plus tard le moment délicat où la famille se fait complice de l'amour.

Les deux amoureux vivaient dans ce paradis qui s'appelle l'attente du bonheur prochain, lorsqu'avait éclaté, comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu, la marotte du père Dubrochard.

Un géant! mais Justin n'était rien moins que cela! Bien pris, dégagé d'allure, le commis atteignait tout juste la taille minime du fiancé.

Que faire? Florence songea bien à se jeter aux genoux de son père, à le supplier, mais elle le savait entêté comme trois mesures d'Arcadie et voilà pourquoi elle pleurait dans sa chambre virginale. Voilà pourquoi, le lendemain, entre la même pièce de doublure et le même coupon de cachemire, où, quelques semaines auparavant, un sourire ineffable lui était venu aux lèvres, M. Justin versa plus de larmes que l'arme d'un fleuve ne répand d'eau.

III

Descends le premier au magasin, Justin se promenait fébrilement de long en large. Soudain il s'arrête, se campe en traître de mélodrame et, lançant à un inoffensif carton une bourrade vageuse, il s'écria :

—Renoncer à elle, jamais!

Puis, un peu plus calme, il ajouta :

—Du reste, j'ai mon plan.

La veille, à peine le travail du jour terminé, son dîner avalé à la hâte, il avait sauté dans un fiacre et s'était fait conduire derrière le Panthéon, chez un de ses amis, un sculpteur, connu au Quartier Latin pour sa taille énorme et sa force herculéenne. Au bout d'un quart d'heure, il était sorti de là, appelant, souriant, comme si quelque caboir bienfaisant lui était entré dans le cœur.

—Ainsi c'est convenu, n'oublie rien, avait-il dit au sculpteur en lui secouant énergiquement la main.

—C'est convenu, sois tranquille, avait répondu le colosse.

Lorsque, ce matin-là, M. Dubrochard apparut au magasin, sa canne métrique sous le bras, Justin s'avança vers lui :

—Patron, j'ai à vous parler, dit-il.

Il tousse, se mouche, puis recommence courage :

—Je sais, ajoute-t-il, que vous vous livrez à d'importantes recherches destinées à bouleverser le monde.

—C'est juste. Eh bien?

—Eh bien, permettez-moi, patron, de vous offrir mon modeste concours.

—De quoi s'agit-il?

—Voilà : Je connais un spécimen étonnant de la force humaine. Le géant en question est un de mes amis, Jacques Duclos, un charmant garçon que je voudrais vous amener.

—Sa taille?

—Un mètre quatre-vingt-dix-huit.

—Son âge?

—Vingt-cinq ans.

—Et vous dites qu'il est très fort?

—Il enlève sur son épaule le rhinocéros du Jardin des Plantes.

—Amenez-le moi. Amenez-le vite! Je l'invite à dîner ce soir.

Un rictus de triomphe fendit jusqu'aux oreilles la bouche de Dubrochard. Il agita frénétiquement sa canne métrique, enfonça son chapeau jusqu'aux yeux et s'élança dans la rue en criant :

—A ce soir, Justin. Je compte sur mon géant.

IV

—Patron, j'ai l'honneur de vous présenter mon ami Duclos dont je vous ai parlé.

Le sculpteur se cambra, lança au plafond une bouffée de fumée et, la pipe aux dents, tendit au marchand de flanelle une patte large comme un plat. Dubrochard avança la main et reçut d'un bond en hurlant de douleur. Le colosse lui avait brisé les doigts.

—Fichtre! monsieur, quelle poigne!

Il secouait sa main, se frictionnait la face oramoisie, les yeux hors de la tête.

Il se remit pourtant. Florence entrait. Dubrochard procéda aux présentations. Puis :

—Allons dîner, dit-il, nous causerons.

On mangea silencieusement le potage. Au dessert, Dubrochard entama son sujet favori :

—Ainsi monsieur, demanda-t-il au sculpteur vous êtes d'une force pas commune! Vous m'avez du reste donné une preuve palpable de votre vigueur.

Duclos eut une moue dédaigneuse :

—Oh! ce n'est rien que cela. J'ai tué dans ma vie douze hommes à coups de poing.

—Douze hommes, mais ils vous avaient attaqué sans doute car les colosses passent en général pour des modèles de douceur.

Le sculpteur se leva d'un bond et fixant sur le disciple de Piquebras un regard furieux :

—Des modèles de douceur! Qu'ils y viennent donc ceux qui prétendent cela. Mais vous ne savez donc pas, monsieur, que nous avons un excédent de forces à dépenser, un excédent de forces qui nous étoufferait sans cela! La nature nous a mis dans les muscles une électricité spéciale dont il nous faut absolument faire usage. Malheur à ceux que nous rencontrons sur notre route quand le fluide nous travaille, car nous les broyons comme la meule d'un moulin broierait un grain de blé.

Florence avait disparu. Tremblant, pâle, claquant des dents, Dubrochard se réfugia derrière Justin.

Le sculpteur s'avança vers lui, les poings serrés :

—Oui, malheur à eux! Je donnerais dix ans de ma vie pour avoir du sang de poule et des muscles de coton! Tenez, je sens le fluide!

D'un main il empoigna la table servie et la fit basculer. Ce fut un horrible tintamarre d'assiettes cassées, un cliquetis de couverts.

Plus mort que vif, Dubrochard avait gagné la porte.

. . . . . .

Je savant a brisé sa canne métrique. Il soumet maintenant sa fille, devenue Mme Justin, à un régime débilitant. Quant au petit volume orange, il a servi pendant huit jours à allumer le feu. L'étude sur la dégénérescence des races et les idées arrêtées d'Arsène Dubrochard se sont en allées en fumée.

G. DAVIN DE CHAMPCLOS.

Toujours le sommeil des juges.

L'un des magistrats s'étant endormi, Me X....., aussi chatouilleux que somnifère s'interrompt tout à coup.

—Pardon, monsieur le président, j'attendrai, pour finir, que votre collègue se soit réveillé.

—Je veux bien, Me X....., mais lui attend peut-être, pour se réveiller, que vous ayez fini.

Entendu chez un chapelier :

—Qui donc a eu la malencontreuse idée d'inventer les chapeaux haute forme?

—Il paraît qu'ils datent de la révolution.

—Cela ne m'étonne pas; ils ne pouvaient être inventés qu'à une époque où l'on se montait la tête.

Vous Portez

Un drogueur compisé dans votre poche, avec une boîte des Pilules d'Ayer. Comme elles agissent directement sur l'estomac et les intestins, elles agissent indirectement sur chaque organe du corps. Quand l'estomac est dérangé, la tête affectée, la digestion déclinée, le sang s'appauvrit et vous devenez une victime facile de l'importe quelle maladie régnante. Mlle. M. E. Boyle, de Wilkesbarre, Pa., exprime toute la vérité en ces mots : "Je ne me sers d'autre médecine que de celle des Pilules d'Ayer. Elles sont tout ce que l'on peut avoir besoin, et juste la chose pour épargner son argent dans les médecines des médecins."

D'un Médecin

qui avait perdu en pharmacie portative, mais qui agissait avec lui un flacon des Pilules d'Ayer, se trouve entièrement équipé.—Le Dr. J. Arzaen, de San José, Cal., écrit :

"Il y a trois ans, par le plus grand des hasards, je fus forcé, à vrai dire, de prescrire des Pilules d'Ayer pour plusieurs hommes malades parmi un parti d'ingénieurs dans les montagnes de la Sierra Nevada, ma pharmacie portative ayant été perdue en traversant un torrent. Je fus surpris et enchanté de l'action des Pilules, tellement, en vérité, que je fus amené à en faire un autre essai, aussi bien que de votre Pectoral. Cerise et de votre Salsoparcille. Je n'ai que des louanges à vous offrir en leur faveur."

Le Dr. John W. Brown, d'Oceana, W. Va., écrit : "J'ordonne des Pilules d'Ayer dans ma pratique, et les trouve excellentes. J'insiste pour leur usage général dans les familles."

Le Dr. T. R. Hastings, de Baltimore, Md., écrit : "Les Pilules d'Ayer contrôlent et guérissent les maux pour lesquels elles sont désignées: une preuve excellente de leur efficacité. Elles sont le meilleur cathartique et le meilleur apéritif que l'on puisse se procurer."

Ayer's Pills,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.

POUR CALMER LA DOULEUR CAUSÉE PAR UNE BRULURE.—Un médecin de Nantes vient de faire part à la société médicale des hôpitaux d'un moyen aussi simple qu'original qu'il a découvert pour calmer la douleur causée par une brûlure. Il consiste à faire couler le contenu d'un syphon d'eau de Seltz sur la partie atteinte. Ce remède, non seulement procure un soulagement immédiat, mais encore hâte la guérison finale.

Un Russe, en ce moment à Paris, exaltait, en termes si enthousiastes, le bonté, la grandeur, la puissance de son souverain, qu'il finit par inspirer un Français avec qui il causait le désir de le contredire.

—Que diable! s'écria ce dernier, votre czar est puissant sans doute, mais il y a plus puissant que lui, n'est-ce pas?

—Allons donc! Qui cela?

—Eh bien, et Dieu?

—Oui, oui, répliqua le Russe, un moment déconcerté mais notre empereur est encore si jeune!

Le chroniqueur du *Monde illustré* a retrouvé une pensée écrite en 1841 par Alfred de Musset, sur un album féminin, pensée qui prouve que le poète des *Nuits* n'avait guère d'illusions sur la fraternité humaine.

Le voici :

"Ce quatre vaut plus qu'un cœur, tu peux vous dire en face de désespérable n'équivaut jamais à ce que vos meilleurs amis disent de vous en arrière."

Dame!....

Une dame manque d'être écrasée par un train en voulant traverser la voie.

Une autre dame, qui était avec elle, raconte l'événement à tous les voyageurs :

—Figurez-vous, dit-elle, que ma tante traversait la voie quand le train arrive. —Il s'arrête juste à un mètre de ma tante, et elle est sauvée! N'est-ce pas une bénédiction?

Un voyageur.—Dame! je ne sais pas, moi; je ne connais pas votre tante!

Guibollard sort de la chambre des députés après un discours de X....

—Grand orateur! dit-il à un ami.

—Allons donc! répond l'ami; il ne sait même pas le français!

Guibollard, haussant les épaules :

—Démosthènes non plus ne savait pas le français, et, cependant, on affirme que c'était un grand orateur.

Des petites filles jouent à la marchande d'oiseaux.

Celle qui fait la marchande dit, en montrant une cage où sautille un serin :

—Voyons, "madame" achetez-moi cet oiseau des les.... Je vous le laisse pour trente sous.

Et la "dame" interpellée, de répondre dédaigneusement :

—Il a l'air bien vieux et bien dépluméé votre serin.... A-t-il encore toutes ses dents.

Oraison funèbre :

—Il n'y avait qu'une voix pour faire son éloge.

—La sienne!

Tribunal correctionnel.

Le président au prévenu :

—Alors, la misère était grande chez vous?

—Y a huit jours, mon juge, que j'ai fait brûler ma dernière trique, même qu'il ne m'en restait plus pour cogner ma femme.

Echo de correctionnelle :

Le président.—Vous êtes un voleur de la pire espèce. Toujours ivre.

Le prévenu.—Si je suis toujours ivre, je suis pas responsable!

La petite Jeanne, la fille d'un brave ouvrier, est allée, pour la première fois, à l'exposition. Sa mère l'a conduite dans la galerie des jouets, et, lui montrant une superbe poupée :

—Tu la voudrais bien, n'est-ce pas, Jeanne?

—Oh! non, mère, pas celle-là, elle est trop bien habillée pour moi.

—Et qu'est-ce que cela peut te faire?

—Eh bien! c'est que je veux être la maman de ma poupée et pas sa domestique.

Entre pochards :

—Mon cher, ma femme est si avare, qu'elle me reproche jusqu'à l'eau que je bois.

—Moi, c'est pire : le mionne me reproche jusqu'à l'eau que je ne bois pas....

BULLETIN FINANCIER.

Dimanche, 7 septembre 1889.

CONVERTIS D'ÉCHANGES (QUARANTIÈMES) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Demandes.	Offres.
Jusqu'ici cotés en [illegible]	$900,001 00	$99,100 00
Nouvelles émissions	700,970 00	97,000 00

Nouvelles émissions reçues et dépouillées au Bureau de Statistique.

[illegible]

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

[illegible]

MARCHE DE LA NOUVELLE-ORLEANS SUR PLACE.

[illegible]

MARCHE DE LIVERPOOL.

[illegible]

MARCHE DU HAVRE.

[illegible]

MARCHE DE NEW-YORK.

[illegible]

MARCHE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

[illegible]

FEUILLETON.

No 19. Commencé le 27 août.

CALOMNIÉE.

PAR JEAN COURTI.

XVII

—Suite—

—N'ajoutez pas une parole de plus à cet odieux persiflage. J'ai pensé qu'il était de mon devoir de vous apprendre que Mme de Fleurmel n'a pas été de force à lutter contre vous et qu'un malheur cruel l'a cruellement frappée : votre belle-sœur est devenue folle. Je voulais vous prévenir aussi afin d'éloigner de vous même une telle torchon la rancœ de mes visites à l'avenir. Vous mettez momento de liberté retent commerdé à Mme de Fleurmel. Si elle vient à mourir, ma conscience Anna ne sera pas seule en cherchée de sa mère.

—Après les ignoble, le fâle. Rien n'y manque, répondit avec incrédulité Mme de Morelly. Votre intention n'est pas, je présume, d'faire dénaître rue des Acacias. Cet intégrante voulant vous accompagner et se jouent de votre existence naïvoté. Je sents pas avec fatiguant tandem, à moins de prédéduits, et il serait de la dernière inconvenance vie-à-vis de moi de vous déshonorer le champion de deux femmes que je refuse de pour vote pour des dames que vous n'avez si à juger, ni à apprécier.

—Je ne sais plus en enfant, dit Georgette, je sais ce que j'ai à faire. Du reste, ma tante, rapport il avec vivacité; je suis bonne fille et le fiancé de votre nièce. Après la dernière [illegible] Georgette, [illegible] j'ai assiété [illegible] dre railler une malheureuse que vous avez accablée me met hors de moi et me ferait oublier le respect que je vous ai porté jusqu'ici. Mon devoir est de prévenir mon père de la folie de ma tante. Est-il chez lui?

—Voudrier-vous exciter davantage votre père contre moi en Finitiant à nos dissentiments?

—Je n'ai pas à mettre mon père au courant de ce que vous appelez nos dissentiments. Mon père est le chef de la famille, et je manquerais à tous égards envers lui en ne l'instruisant pas d'un si terrible événement.

—C'est donc sérieux bête folle? dit Mme de Morelly, qui finit par comprendre combien les menaces à la conséquence devaient être odieux à son fils, et celui-ci n'avait rien exagéré.

—Regardez-moi, ma mère, et voyez si j'ai l'air d'inventer ce que je dis.

Non, certes, Georgeot était loin d'inventer quoi que ce soit, et en l'examinant Mme de Morelly comprit que la nouvelle n'était que trop vraie. La tristesse poignante de son fils, l'expression tragique de son visage, les reproches muets de son attitude lisaient lamentable cette femme.

—Voyons, dis-moi bien ce qui arrive, interrogea celle-ci, gagnée par l'anxiété. Raconte-moi ce qui s'est passé, et surtout n'omets rien.

—Exagérer! Pauvre Georgeot amèrement. Alles rue des Acacias et vous contemplerez votre ouvrage. Le mal que vous avez fait est irréparable, et tout ce que je vous dirais ne saurait pénétrer l'horreur du spectacle que j'ai eu cette nuit.

—Mais, enfin, on ne devient pas fou ainsi!.... Et en admettant qu'elle le soit, pourquoi m'en rendre responsable?

—Pourquoi je vous en rends responsable? répondit Georgeot, indigné de l'entêtement persistant de sa mère à ne pas immédiatement son tort. Et c'est à moi que vous faites cette question? A moi, qui vous ai mis en garde contre votre conduite envers votre belle-sœur? Je laisse à votre jugement le soin de vous répondre. Depuis le retour de pension d'Anna, vous vous êtes acharnée, par aucun et vous, parfois, vos dons malheureuses femmes. Vous avez humilié, chassé la mère, calomnié la fille; vous n'avez rien épargné pour leur perdre l'une et l'autre. Ne m'avez-vous pas dit à moi-même que vous ne vouliez pas exposer les personnes avec qui vous êtes en relations à se rencontrer chez vous avec elles?.... Vous vous êtes et connaissances en sont indignées contre elles et ont ouvertement approuvé le mal que vous avez fait vous-même. Un instant est venu où vous pouvez encore réparer votre faute. Ce jour-là, vous avez cédé à un avis intéressé de Pontbriand et vous avez méconnu la promesse que vous m'avez faite. Eh! bien, le malheur que je craignais est arrivé. Un nouvel détraqué est venu insérer une pauvre tête de vos calomnies. En ce moment, elle est folle; demain peut-être, elle sera morte. Entendez-vous bien, ma mère? Voilà votre ouvrage. Applaudissez-vous-en.

—Ou que tu me dis me confond, et je regrette amèrement ma vivacité envers ta tante; je n'avais pas prévu qu'un tel malheur fût en résulter. M. de Pontbriand, qui est un homme sérieux, m'avait prétendu des bruits extrêmement graves répandus sur le compte de Mme de Fleurmel. J'ai dû croire que ces bruits étaient fondés réellement.

—M. de Pontbriand, répondit Georgeot à sa mère, n'est pas seulement un homme honorable, c'est un Mahé!.... Et voilà l'homme que vous hasarde d'avoir pour gendre!....

—M. de Pontbriand n'a qu'à vous en qu'il a entendu, et il l'a fait demain pour mardi.

—M. de Pontbriand n'est qu'un misérable qui se venge! Il y a deux jours, il solliciait humblement la main de mon cousine Anna. Il a été refusé, et, aujourd'hui, dans doute qu'une réconciliation avec votre belle-sœur ne provoquât entre vous des explications qu'il redoute, il s'est acharné à ruiner de pauvres non parentes dans votre esprit.

—Gontran aurait demandé la cousine en mariage? C'est une plaisanterie!

—Je vous apportais ce lettre. Le jour même de son refus, il vous a jeté une comédie d'amour, vous vous rendit la dot de Marie. Voilà pourquoi, en cette circonstance, je n'ai pas cru à Pontbriand fit votre joie et m'exécuter, comme vous, sur son désintéressement.

—M. de Pontbriar, entre nous, est aussi dans qu'un habile comédien?

—Hélas! n'est pas le mot. Le fait est qu'il aime votre argent. C'est un vivant qui trouve bon de rétablir sa fortune avec la dot de ma sœur, et il a fallu qu'il fut bien épris d'Anna pour renoncer au magnifique million de Marie. Ce refus l'a exaspéré : il n'épouse pas seulement la dot, il épouse aussi votre haine, et vous aurez en lui un auxiliaire préparé à tout.

—Sparque-ent, Georgeot, car je suis décidée à tout. Je vais commencer par exécuter ce beau parti.

—Si j'ai un conseil à vous donner, n'en faites rien, ma mère; laissez ignorer à Marie l'indélicatesse de son fiancé. Je connais mon cœur, le nom seul de Pontbriand l'éblouit; elle vous l'aire immédiat. Si vous lui apprenez le détachement de Pontbriand, elle sera excellemment heureuse, mais elle éprouvera celui-ci quand même, quitte à le lui reprocher après. Ne voyez donc pas le prétexte de désespoir qui détournait certainement, un jour ou l'autre, entre ces deux êtres qui s'aiment, sans que le cœur y aide. Gontran épouse un million, Marie épouse un titre.

—Mais ma fille sera malheureuse.....

Le pauvre enfant se croit aimée.

—Ma mère ne doit pas être pour moi une cruelle d'être le bonne-fiche. Pour être que je m'aurais, mais je serais malheureux que vous le caractère de votre fille, je le sais convaincue que, pour un intérêt centre son mariage, plus elle mettra d'obstinement à le vouloir. Marie est exquise, et ce qu'elle veut, elle le veut bien.

Mme de Morelly coulant que son fils avait raison. Elle était humiliée de le voir si bien apprécier la clairvoyance de sœur de Marie. En ce qui la concernait, elle était jugée mère deux sentiments; le remords et l'orgueil de tout ce qui arrivait. Délivrée de ce réhabilitée aux yeux de Georges, elle devint plus douce et s'inquiéta de la maladie de Mme de Fleurmel.

—Que dit son médecin, demanda-t-elle, car je suppose qu'elle est bien soignée!

—Le médecin insiste vivement pour que ma tante soit soignée dans une maison de santé, mais ma cousine s'y est opposée. Malheureusement, les voisins se plaignent, et il va falloir transporter sillourd la malade.

Mme de Morelly rédéchit un instant. Elle eut la même idée que Georges; une seule entrée de l'Hôtel était inoccupée, on pourrait le mettre à la disposition d'Anna. Seulement la pensée de son fils lui revint nécessité à l'esprit. Elle jugea à l'opposition que ce projet trouverait de la part d'elles. Néanmoins, son bon sentiment prévalut.

—Va trouver ton père, dit-elle à Georges. Informe le du malheur qui frappe Anna. S'il offre de recevoir la malade à l'Hôtel, je n'y mettrai aucune opposition.

M. de Morelly n'était pas rentré. Georges, en attendant le retour de son père, se jeta sur son lit; mais l'inquiétude l'empêcha de dormir. Il songeait à Anna. Accepterait-elle un asile à l'Hôtel? Non, sans doute. Il faudrait toujours revenir au premier projet de placer ou retenir quelque part une maison.

M. de Morelly venait de rentrer, fils, sensiblement prévenu, alla le joindre dans son cabinet. Mme de Morelly n'y tint pas longtemps.

Elle savait bien que Georges était incapable d'irriter contre elle le chef de la famille, mais elle redoutait, d'un autre côté, qu'il n'épargnât pas suffisamment ses raisons, en sorte qu'elle se trouvât prête à défendre celles-ci, au cas où elles auraient nécessaire trop vivement.

—Mon père, dit Georges, je viens vous annoncer un grand malheur. Ma tante de Fleurmel est folle et mourante. Anna et ce vieille servante sont seules au chevet de cette infortunée.

—Folle! s'écria M. de Morelly. Mais c'est épouvantable ce que tu m'apprends là! Comment cela est-il arrivé?

—Une foule de circonstances y ont concouru, répondit Georges. Vous savez, mon père, combien l'existence de ma tante était paisible et calme. Le retour d'Anna avait changé sa vie. L'éducation de la jeunesse de votre nièce a provoqué des jalousies et des haines; je m'étonnage et la calomnie l'en sont mêlées. Votre belle-sœur a été insultée de toutes les façons. En dernier, une lettre anonyme qu'elle reçut offrait d'acheter Anna, a porté un coup fatal. Ma tante est devenue folle.

—Pauvre femme! dit avec une pitié sincère M. de Morelly.

Et se tournant vers sa femme :

—Tu n'en ignores du rôle ce qui se passait chez votre belle-sœur! Pourquoi ne voyait-on si peu ici? C'était pourtant le cas de lui ouvrir votre maison et de lui servir de sauvegarde. Ce malheur ne serait pas arrivé si Mme de Fleurmel n'était seule et sans un parent.

—J'apprends comme vous, à l'instant, ce douloureux événement, répondit Mme de Morelly, et j'avoue propos à Georges, si toutefois vous n'y voyez aucun inconvénient, l'installer ma belle-sœur dans la partie libre de notre maison. On refuse de la garder plus longtemps dans la maison où elle est. Anna, de son côté, ne veut pas consentir à ce qu'un condisciple se mêre dans une maison de ce genre. Elle entend la soigner elle-même.

—Elle a, parfaite! raison, dit M. de Morelly, et rien que ce sentiment témoigne en sa faveur. Je connais des gens qui seraient incapables d'un pareil dévouement.

Et Mme de Morelly n'avait pas redouté une explication qui eût tourné à sa confusion, elle aurait répondu avec vigueur à l'allusion de son mari. Les premières paroles de ce dernier lui semblaient le silence, elle se contenta de se mordre les doigts.

M. de Morelly proposa d'aller chercher lui-même la malade, mais Georges redoutant le retour d'Anna, répondit qu'il tirait lui-même l'on entendre avec ma cousine et qu'il rapporterait la dépêche de celle-ci.

—Pourquoi donc refuserait-elle? dit M. de Morelly son séjour lui est la seule solution qui soit convenable. Il est sensible que la cousine accepterait avec reconnaissance l'hospitalité que nous lui offrons.

Mme de Morelly, elle, avait tout motif pour en douter et elle redoutait tout particulièrement le refus d'Anna. Son mari, en effet, ne manquerait pas de vouloir contraindre la cousin de ce refus et de remonter ainsi à l'origine même de la catastrophe. C'est cette enquête que redoutait le plus Mme de Morelly.

XVIII.

Au numéro 90 de la rue de Monceau, habitait, comme nous le savons, le général Morand. Depuis plusieurs jours, le vieillard infirme se sentait triste et mécontent. Il n'était vraisement fait conduire au Bois, chaque jour, sans jamais rencontrer Mme de Fleurmel. Cela contrariait vivement l'affection paternelle qu'il ressentait pour Anna. La voix sépulcrale de la jeune fille était allée au cœur, et se pensée gardait présente l'éclatante vision de jeunesse qu'il avait eue. C'était pour lui une sombre déception que de ne plus rencontrer ces santés au rudes qu'elle avait assigné.

Le général était toujours et mécontent. Jean s'efforçait en vain de l'égayer, mais l'ancien ordonnance devenu un Pâlot que de son maître, n'y parvenait pas; en vain qu'il se prenait à maugréer, lui aussi, d'un dérangement qu'il était impossible de s'expliquer.

—Mon général, disait parfois le vieux serviteur pour faire diversion, ne voulez-vous pas que je vous lisse Mon vieux journal? Je vois une nouvelle désolée concernant Pomade.

—Bien ne m'intéresse plus, mon vieux camarade, répondit le général, et voilà, quand on est vieux comme moi, on devient ennuyeux, et tout le monde vous abandonne.

—Mon général, vous n'êtes pas juste. Vous parlez par sans-entendre, et ce, ne voyons plus au Bois. Elles sont peut-être malades; la petite demoiselle avait un si bon air de joie quand elle éprouvait votre voiture que je crains qu'il ne leur soit arrivé quelque chose de fâcheux. N'avez-vous pas leur adresse? Voulez-vous que j'aille aux informations?

—Tu as raison, Jean. Je doute toujours des autres. Cette jeune fille est jeune; elle a vu comme j'étais heureux de la sympathie qu'elle me témoignait, et pour me laisser un souvenir de moi, elle aura dû m'oublier. Appelle Joseph, qui restera auprès de moi, et va rue des Acacias prendre des nouvelles de ces dames et leur présenter mes respects.

A peine avait-il donné cet ordre, que Joseph apparut avec un plateau à la main; c'était la lettre d'Anna. Le vieux général n'avait plus de famille et ne recevait que des lettres d'affaires; celle-là lui causa une émotion singulière. Il eut comme un pressentiment qu'elle venait des dames de Fleurmel. Aussi l'ouvrit-il précipitamment, et il ne tendant à Jean, il lui ordonna d'en faire tout haut la lecture.

On connaît le contenu de cette lettre.

—Oh! la malheureuse enfant! s'écria le général dès qu'il fut au courant. Quoi, une lettre outrageante aurait rendu au pauvre mère folle, et c'est à moi qu'elle songe dans son chagrin. Chère petite, comme c'est bien à elle devoir songé à me prévoir de son malheur et à chercher auprès de moi la force morale dont elle a besoin!.....Quel courage! quelle énergie! Elle refuse de laisser soigner sa mère dans une maison de santé et entend ce dévouer tout entière à l'infortunée malade. Ah! c'est bien, cela! c'est digne d'admiration! Pirat mot-même voir ces dames, oui, moi-même. Et maintenant, j'y songe. Pourquoi ne m'accompagnerait-il pas? Il lui semblait dur surtout d'entendre la ville que je possède un parc de Neuilly! Par là, il ne sera incommodé et ne sera fondé à se plaindre, et l'on pourra donner à la malade, tous les soins que son état exige. Jean, fais appeler mes portemen; je veux dès être parti.

—Mais, mon général, ne craignez-vous pas d'être cahoté. Pris vos portemen sont habitués à votre grand omnibus; et celui de la maison qu'habitent ces dames est étroit, comment dirai-je, mesquin?

—Sacrebiche! Jean, ne m'amuse pas avec tes objections. Mes hommes sont intelligents et adroits; ils trouveront moyen de me blesser sans accident. Du reste, on me portera n'importe comment. Je veux voir ma jeune amie et la forcer à accepter ma maison du parc; il faut que je gagne à ma cause la médecin, que je gagne à ma cause la médecin, que je gagne à ma cause la médecin,